Le fils du roi de France et le mort

Cadic, La Paroisse Bretonne, octobre 1906.

Désireux de compléter son éducation, le fils du roi de France voyageait par le monde. Il avait beaucoup de qualités, mais il prétendait apprendre l'art de gouverner en étudiant de plus près les hommes et les usages des pays étrangers. Il y avait déjà plusieurs années qu'il était en route, lorsqu'il arriva devant un cimetière et aperçut une foule d'oiseaux de proie, vautours, corbeaux, éperviers, orfraies, qui se poursuivaient avec des cris perçants.

« Sans doute, pensa-t-il, ces vilaines bêtes auront-elles trouvé un cadavre qui n'aura pas été enseveli. »

Sur le mur d'enceinte, en effet, on voyait un cercueil dont le couvercle était brisé et au fond duquel gisait le corps d'un mort à moitié déchiqueté.

« Que voulez-vous, Messire, observa le fossoyeur, c'est l'usage ici. Quiconque meurt insolvable n'a pas droit à la sépulture. Celui-là restera où il est, aussi longtemps que ses dettes ne seront pas payées.

- Il ne sera pas dit qu'un fils de roi de France aura refusé la charité à un mort», répliqua le jeune homme et il tendit sa bourse au fossoyeur, et il donna l'ordre d'enterrer le malheureux dans le coin le plus honorable du champ de repos.

Quand il revint à la cour, son père n'eut cesse de le complimenter sur la beauté de son acte. Il fut gratifié d'une forte somme d'argent et il lui fut permis de reprendre la suite de ses voyages. Cette fois, il s'embarqua sur l'Océan.

Il n'était pas encore très éloigné des côtes de France qu'il découvrit un navire pirate qui fuyait sous le vent, voiles rouges déployées et pavillon de guerre au grand mât. Il eut tôt fait de le rattraper et de lui jeter le grappin.

Dans la troupe des noirs corsaires, deux femmes blanches se tenaient à l'écart. De sa vie, il n'avait vu aussi distinguées et aussi ravissantes personnes.

« Qui sont ces femmes? demanda-t-il.

- Mes prisonnières, répondit le capitaine avec arrogance; au reste, ni elles ni nous ne vous appartenons encore, car, à cette heure, un de mes matelots est dans la soute aux poudres, et il n'attend qu'un mot de moi pour que le navire saute.

- Il ne sera pas dit que le fils du roi de France aura causé volontairement la mort de deux femmes malheureuses et prisonnières, déclara le prince. Quel prix exigez-vous pour leur rançon?

- Cent mille écus, riposta le pirate.

- Les voici! » Et les Français s'éloignèrent, laissant aller les forbans et emmenant les captives à Paris. De son doigt, l'une de celles-ci avait déjà détaché un beau diamant et l'avait donné à son sauveur.

Sept années s'écoulèrent. Or, un jour, le hasard servit la légitime curiosité du jeune homme. Il apprit que des deux personnes délivrées, l'une, celle qui lui avait remis le diamant, était la fille du roi d'Espagne, et l'autre sa gouvernante. Sa joie fut grande à cette nouvelle et aussi celle de son père ...

Qu'avait-il besoin de s'en aller au loin chercher une épouse!

La fille du roi d'Espagne ne convenait-elle pas à merveille au fils du roi de France ?

Le mariage fut donc décidé, on y convoqua les gens les plus marquants, les princes, les ducs et les hauts barons de toute la chrétienté et naturellement en premier lieu le roi d'Espagne.

On lui dépêcha en message le plus illustre des gentilshommes de la cour.

« Assister au mariage de ma fille! s'écria le vieux roi les yeux pleins de larmes. Oh oui! en vérité je le ferais volontiers, et je partirais incontinent pour Paris. Mais je crains bien que le roi de France, mon frère, ne soit dupe en ce moment d'une fourbe et d'une intrigante. Voilà sept ans passés que ma fille a disparu, ravie par des corsaires et je n'ai plus reçu de ses nouvelles; il y a lieu de supposer qu'elle n'est plus de ce monde. »

Le messenger eut beau le supplier, il refusa de se mettre en route,

« Je croirai que c'est ma fille, conclut-il, quand j'aurai vu son portrait et celui de sa gouvernante: »

L'année suivante, la nouvelle se répandit dans le peuple que la jeune princesse allait être mère.

« Va, dit le roi de France à son fils, va toi-même annoncer cette nouvelle à mon frère, le roi d'Espagne. Il ajoutera plutôt foi à ta parole qu'à celle de n'importe quel ambassadeur.

Cependant, aie soin au préalable de te munir du portrait de ta femme et de sa suivante, ainsi qu'il l'a demandé, sinon tu ne saurais l'amener ici pour le baptême. »

En arrivant dans la capitale de l'Espagne, l'héritier du trône de France descendit dans une hôtellerie très modeste. Il avait eu -soin d'ailleurs de revêtir des habits fort simples, afin de n'être pas importuné par la foule des visiteurs et de jouir davantage de la surprise du monarque.

Mais l'hôtelier eut tôt fait de dénoncer un étranger qui avait entre les mains le portrait de la princesse royale et de sa gouvernante.

L'ordre lui fut envoyé du palais de se présenter au roi. Il refusa d'y obéir. « Il n'est pas d'usage, affirma-t-il, que l'on commande au prince royal de France. »

Le Premier ministre vint alors avec une invitation en bonne et due forme et fut plus heureux. L'entrevue eut lieu. Le monarque reconnut le fils de son frère de France, ainsi que les deux portraits et, sans plus délibérer, partit en grand équipage pour Paris, afin d'être le parrain du nouveau-né.

Lorsque les fêtes qui marquèrent sa présence furent terminées et qu'il fut question de retourner en Espagne, le vieux monarque se prit à pleurer.

« Faut-il donc, gémit-il, qu'après avoir été séparé de ma fille durant tant d'années, je sois obligé maintenant de lui dire adieu, peut-être pour toujours? Que ne m'est-il permis de la garder près de moi pendant quelque temps, elle, son mari et son fils? »

- Il me sera doux de satisfaire votre désir, répondit le roi de France avec beaucoup de courtoisie. À la saison prochaine, elle ira vous voir avec son mari et son enfant. »

À la belle saison suivante, un ambassadeur extraordinaire accompagné d'une suite nombreuse venait à Paris rappeler au roi de France sa promesse. « Hé oui! assurément, répliqua ce dernier, un roi de France n'a qu'une parole, emmenez-les. »

Par un singulier hasard, cet envoyé qui figurait parmi les officiers les plus illustres de l'Espagne, avait jadis beaucoup aimé la princesse royale. Il avait toujours nourri le secret espoir de l'épouser. Un affreux projet germa dans son cerveau aussitôt qu'il la sentit en sa possession, elle et sa jeune famille.

À la sortie du port, une effroyable tempête s'était levée, jetant bas mâts et agrès et secouant le navire comme une coquille de noix entre les vagues déchaînées. À bord, la terreur régnait et les passagers couraient affolés d'une extrémité à l'autre. Le méchant ambassadeur profita de l'occasion. Il saisit le moment où le

vaisseau penchait entièrement d'un côté et où tout le monde était jeté contre le bastingage pour imprimer une secousse au prince et le précipiter dans les flots.

On entendit un grand cri d'effroi, suivi d'un bruit sourd au milieu des ténèbres, et ce fut tout.

En vain la princesse appela-t-elle au secours, en vain chercha-t-on à découvrir le naufragé, les lames opposaient aux tentatives leurs murailles liquides et arrêtaient les efforts les plus tenaces.

« Que Dieu veuille prendre en sa miséricorde l'âme de notre cher sire ! » prononça gravement alors l'aumônier, et le navire désesparé continua de voguer avec mille difficultés jusqu'à destination.

Cependant, au milieu des flots où il était tombé et à travers lesquels il nageait avec courage, le jeune prince n'avait pas perdu

espoir. Il lui avait semblé percevoir à quelque distance une voix qui l'invitait à avancer et il croyait distinguer une sorte de cercueil que la vague portait à sa rencontre, ainsi qu'elle eût fait d'une nacelle.

Ses yeux et ses oreilles ne l'avaient pas trompé. Il s'agissait bien d'un cercueil, en effet, et une voix en sortait pressante, qui répétait :

« Entre, bon prince, dans le cercueil que tu m'as payé et qui m'a permis de jouir d'une sépulture honorable. Entres-y, et tu seras sauvé ! »

C'était la voix du mort qu'il avait aperçu sur le mur du cimetière. La Providence, soucieuse de payer les dettes de la charité, venait à son secours. Il monta dans cet esquif d'un nouveau genre et s'en alla atterrir avec la plus grande facilité, par une mer devenue subitement adoucie, dans une île rocailleuse, solitaire ainsi qu'une sentinelle perdue au sein de l'Océan.

Pendant neuf années il vécut là de racines, de coquillages et d'herbes marines, sans voir nul visage humain, sans distinguer une voile à l'horizon, oublié du monde mais pas oublié de Dieu.

La neuvième année s'achevait, lorsqu'il entendit de nouveau la voix du mort, plus pressante que jamais :

« Fils du roi de France, fils du roi de France, l'heure a sonné de quitter ta retraite, car à la cour du roi d'Espagne, une grande ignominie se prépare. Ton meurtrier est à la veille d'épouser ta femme. Pars à l'instant! »

La voix ne s'était pas encore tue que déjà le cercueil était au rivage. Il s'y glissa et, au bout de quelques heures, il arriva en Espagne. La vue des préparatifs de fêtes qui se faisaient au palais royal lui apprit que le mort ne l'avait pas trompé. Il importait de couper court aux projets de l'imposteur et de ramener, sans perdre un moment, la princesse de son erreur.

Comme il montait l'escalier qui conduisait à ses appartements, la première personne qu'il rencontra, ce fut la gouvernante. Elle le reconnut, poussa un cri d'effroi et s'enfuit chez sa maîtresse en répétant : « le prince ! madame ! le prince qui revient !

- Le prince qui revient ! répliqua la princesse, en vérité, je crois, pauvre femme, que vous avez l'esprit malade et que vos yeux sont dupes de vos illusions.

- Ni mes yeux ni mon esprit ne me trompent, il est à votre porte.

- A-t-il au doigt le diamant que je lui remis, quand il nous délivra des mains des pirates?

- Il a le diamant. »

Il n'y avait pas d'erreur possible, en effet. Le prince entra à l'instant même, aussi reconnaissable que le premier jour, l'air bien portant et les traits pleins de grâce, malgré les neuf années de souffrances qu'il avait subies.

« Ne vous effrayez pas, épouse chérie, s'écria-t-il, ce n'est pas un fantôme qui se présente ici, mais bien un mari qui accourt réclamer ses droits et savoir qu'il existe un justicier dans le royaume d'Espagne.

- Oui, mon fils, il y en aura un, aussi longtemps du moins que je serai là, fit gravement le vieux roi, survenant sur ces entrefaites et, à l'instant même, tu vas recevoir une première satisfaction. »

À l'instant, en effet, ordre fut donné de surseoir aux préparatifs du mariage, mais pour célébrer dignement le retour du jeune prince, le roi annonça qu'il préparait un grand dîner.

À ce dîner furent invités les principaux personnages du royaume, au premier rang desquels se trouvait l'officier félon.

De mémoire d'homme, on ne vit pareil festin. Chacun des invités enthousiasmé y alla d'un petit compliment en l'honneur du revenant. Seul, le traître put à peine balbutier trois mots. Le prince qui avait joui de son embarras se leva à son tour et se tournant vers lui, le doigt menaçant :

« Il y a ici un chevalier félon qui a failli à son serment, un homme dans la gorge duquel la voix s'étrangle, quand il faut parler loyauté, un homme dont le cœur est aussi noir que l'aile du corbeau; cet homme, le voilà. C'est à lui que je dois d'être tombé dans la mer et d'avoir erré neuf ans dans une île déserte. C'est lui qui a voulu me voler mon épouse légitime. Sire, je vous le demande encore, y a-t-il un justicier au beau royaume d'Espagne?

- Oui, assurément, mon fils, aussi longtemps que je porterai la couronne ! »
répondit le vieux monarque, sur le visage duquel se peignaient à la fois le

mépris, la tristesse et la plus violente indignation et, sur un signe de lui, les gardes s'approchèrent, une potence se dressa dans la salle même du festin et le chevalier félon, enlevé par des bras vigoureux, expia, sans autre forme de procès, son forfait ignominieux.

De longues années durant on se raconta cette histoire au beau royaume d'Espagne, on voua à l'exécration la mémoire du traître et on célébra les vertus du prince qui devait à un mort d'avoir gardé la vie et retrouvé le bonheur.